Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 92 (2020)

Heft: 2

Artikel: On nous dit sédentaires, mais nous sommes des nomades

Autor: Cuennet, Stéphane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-906285

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

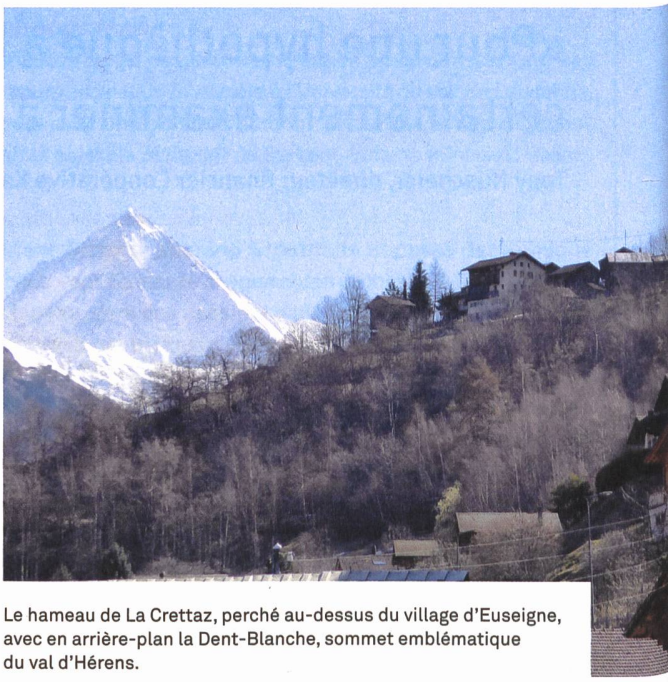
ON NOUS DIT SÉDENTAIRES, MAIS NOUS SOMMES DES NOMADES

STÉPHANE CUENNET

De 1917 aux années 1950
La montagne

En à peine un siècle, les conditions résidentielles de la population suisse ont connu une évolution fulgurante. Il est désormais normal d'habiter un logement salubre disposant d'un nombre suffisant de pièces agréablement chauffées. Dans le même temps, la Suisse s'est fortement urbanisée et la surface habitable par personne a beaucoup augmenté. Pourtant, au-delà des tendances lourdes et des statistiques, chaque foyer et chaque individu ont leur propre itinéraire. Voici – en quatre tableaux, deux interludes et un envoi – le parcours de mes familles... Une illustration très partielle et subjective de l'histoire du logement en Suisse au cours des cent dernières années. Que ressent une toute jeune femme qui voit partir en fumée son logement et la plus grande partie du village où elle a toujours vécu? Marie Célestine Gaspoz a quinze ans lorsque Euseigne s'embrase. Le 21 décembre 1917, dans la matinée, c'est tout d'abord une grange qui prend feu. L'automne a été sec, la neige n'est pas encore là, l'eau manque. Et pour une raison ou pour une autre, la pompe à incendie ne fonctionne pas.

Il faut imaginer un village du val d'Hérens, ses maisons de pierre et de mélèze bien sec éloignées les unes des autres de quelques mètres, ses ruelles, sa chapelle, sa place centrale avec sa fontaine...



Le hameau de La Crettaz, perché au-dessus du village d'Euseigne, avec en arrière-plan la Dent-Blanche, sommet emblématique du val d'Hérens.

Certaines parties d'Euseigne reconstruites après l'incendie permettent de s'imaginer à quoi ressemblait le village qui a brûlé en 1917.

Le feu s'étend rapidement. Les pompiers des communes voisines sont appelés à la rescousse, mais à leur arrivée, toute la partie d'Euseigne située en dessous de la route est la proie des flammes. Le bilan est terrible: une centaine d'habitations, granges, écuries et greniers ont brûlé, une demi-douzaine de bâtiments ont été sauvés. On recense près de deux cents sans-abri.

Ma grand-mère Célestine ne m'a jamais raconté l'incendie d'Euseigne. Je n'en ai entendu parler qu'après sa mort en 1991. Les Valaisans de la montagne n'évoquent guère leurs malheurs, ils n'ont pas l'habitude de se plaindre. Ou peut-être n'ai-je jamais entretenu de liens assez étroits avec cette dame âgée dont j'étais – si je compte bien – le vingtième petit-enfant.

La famille Gaspoz s'installe dans un logement modeste qu'elle possède à La Crettaz d'Euseigne, un peu au-dessus du village réduit en centres. Célestine est fille unique, il est plus facile de reloger trois ou quatre personnes qu'un ménage bien plus nombreux.

De La Crettaz, le chemin principal mène à Euseigne, mais un autre sentier, à flanc de coteau, redescend lentement jusqu'à La Luette. C'est dans ce village que Célestine s'établit quelques années plus tard: en 1926, elle y épouse François Moix, le maître d'école, dont la première femme est décédée en 1922.

Construite à la sortie sud du village de La Luette, la maison du régent François Moix borde aujourd'hui la route cantonale.

Célestine connaît le «régent» de La Luette parce qu'il a travaillé à Euseigne: il lui a appris à lire. Par la suite, elle a aussi fréquenté ses quatre enfants, qui l'apprécient beaucoup. Les revenus de l'instituteur, qui enseigne six mois par an, lui ont permis de faire construire une jolie maison du vivant de sa première épouse, à la sortie sud du hameau. C'est là que Célestine s'installe après son mariage. Mais sur la façade qui – de nos jours – borde la route cantonale, on peut encore lire: «François Moix, inst. Joséphine Arbellay»
Entre 1927 et 1941, Célestine donne naissance à trois filles et cinq garçons, ce qui porte à douze le nombre de descendants de François. Ma mère Edith voit le jour en 1937. La même année, l'instituteur fait construire un mayen au lieu-dit Le Véjus, à 1260 mètres d'altitude: l'étage du bas peut abriter

Le mayen bâti en 1937 a été rehaussé d'un étage il y a une quarantaine d'années. Il sert de résidence secondaire rustique à la belle saison, mais n'accueille plus de bétail.

quelques génisses, alors que celui du haut sert d'habitation durant la bonne saison.
Au village, la maison des Moix est bâtie dans la pente. A moitié enterré, le rez-de-chaussée sert de cave. La famille de mon grand-oncle habite le premier étage. Mes grands-parents et leur famille occupent le deuxième étage, accessible depuis la route, ainsi que les pièces aménagées sous le toit.
En hiver, il fait toujours chaud à la cuisine, puisque le feu ne s'y éteint guère de toute la journée. On y apprête les repas, on y cuit le linge et on y prépare parfois l'eau du bain. Les trois chambres de l'étage sont chauffées par un grand fourneau en pierre alimenté depuis la cuisine, mais il n'est pas rare que les fenêtres soient décorées de givre le matin. Quant à l'étage supérieur, auquel on accède par un escalier extérieur, il n'est équipé que d'un petit calorifère à bois: il faut préchauffer les lits avec une bouteille emplie d'eau chaude lorsqu'on se couche.
Le ménage de la famille Moix se compose la plupart du temps d'une dizaine de personnes, mais il évolue en fonction des naissances, des départs et aussi des décès: Célestine perd successivement son père, puis un oncle, et enfin sa mère. A l'arrivée de son dernier garçon, en 1941, les quatre enfants du premier lit ont tous déjà quitté le foyer. Martial a été ordonné prêtre, sa sœur Marthe lui sert de bonne. Hedwige est entrée dans les ordres. André a obtenu son diplôme d'enseignant et travaille dans un autre village de la vallée. Trente ans plus tard, il sera l'unique représentant de sa fratrie élargie encore établi dans le val d'Hérens. Même Célestine sera descendue vivre à Sion.

Interlude: les années 1960

Ma mère Edith quitte La Luette en 1957 pour suivre une formation d'infirmière à Fribourg. C'est là qu'elle rencontre mon futur père, un Cuennet qui a grandi en ville. Ils se marient en 1961 et partent vivre à Formose (Taïwan) comme «missionnaires laïques» (coopérateurs dans le domaine du développement). Quatre ans plus tard, de retour d'Asie avec un garçon et une fille dans leurs bagages, ils s'installent en Valais. Un troisième enfant naît en 1968, puis un quatrième – moi – en 1969. Les Cuennet sont désormais une famille nombreuse.

Années 1970 et 1980

La banlieue

Quatre enfants, c'est l'une des conditions définies pour l'obtention d'un cinq pièces et demie dans le lotissement subventionné que vient de faire construire la Caisse interprofessionnelle valaisanne d'allocations familiales (CIVAF), dans la banlieue ouest de Sion. Nous sommes au printemps 1970: je ne marche pas encore lorsque nous y emménageons.
Deux barres et une tour pour un total de cent quatre logements, des appartements lumineux et traversants, des fenêtres en bandeau équipées de stores, de grands espaces verts arborisés avec deux aires de jeu généreuses, une place de stationnement extérieure par ménage et – comble de l'audace – des façades en béton brut: la CIVAF a clairement fait le pari de la modernité.
Les habitations des deux barres varient en taille, mais leur plan de base reste le même: les chambres donnent vers l'est,

Une tour et deux barres: l'ensemble résidentiel de la CIVAF compte une centaine de logements.

alors que le séjour et la cuisine habitable avec balcon regardent vers l'ouest. Il n'y a pratiquement pas d'ouvertures vers le nord, ni vers le sud d'ailleurs, probablement parce que la parcelle borde le chemin de fer et, au-delà, un aérodrome civil et militaire. La configuration de la tour, un peu plus éloignée des rails, est différente puisque seul son côté nord ne compte presque pas de fenêtres.

Les pièces sont lumineuses, la cuisinière et le four fonctionnent au gaz, du crépi blanc recouvre les murs et les sols sont revêtus de linoléum. Entre les trois bâtiments, une construction d'un seul étage abrite une garderie, un bureau de poste et une épicerie.

Pour nous autres les enfants, d'une certaine manière, «la CIVAF» est le meilleur des mondes possibles. Presque tous les logements sont occupés par des familles. Il n'y a qu'à sortir pour trouver des camarades de jeu. Ou alors, on s'annonce chez ses voisins en faisant tourner la grosse sonnette mécanique dont est muni chaque appartement. Pendant les vacances, parfois, les grands organisent des concours pour les plus petits. Le temps disponible semble infini.

Pour les adultes, les immeubles de la CIVAF se distinguent surtout par leur modernité et leur fonctionnalité. C'est du moins comme ça que j'imagine les choses maintenant, lorsque je compare notre habitation d'alors aux logements dans lesquels ont grandi les femmes et les hommes de la génération de mes parents.

Vus du XXIe siècle, les bâtiments de la CIVAF ont particulièrement bien vieilli. De nos jours, on leur reprocherait peut-être de gaspiller trop de surface en places de stationnement. On regretterait sans doute aussi les demi-paliers, qui font que la moitié des appartements sont difficiles d'accès pour les personnes à mobilité réduite. Enfin et surtout, plus personne n'oserait construire des logements de cinq pièces et demie ne comptant qu'une petite salle de bain sans toilettes et un minuscule WC séparé. Chez les Cuennet, dans les années 1980, ces deux pièces seront d'autant plus disputées qu'un cinquième enfant est né en 1975.

Les premiers habitants de la CIVAF sont très homogènes. Ce sont essentiellement de jeunes familles dont les adultes ont grandi dans les villages du canton. Monsieur travaille comme cuisinier, concierge, mécanicien, vendeur... Madame est le

Le secret des bâtiments de la CIVAF: de la répétition sans monotonie.

En cinquante ans, le peuplier a eu le temps de dépasser le onzième et dernier étage de la tour.

Sobriété des façades: les chambres des deux barres donnent vers l'est.

plus souvent femme au foyer. Ce sont les années 1970, les Trente Glorieuses touchent à leur fin.
De temps en temps, les immeubles de la CIVAF ont droit à la visite du gérant immobilier. Il roule en Mercedes et fume le cigare, telle une caricature de capitaliste. De nombreux locataires le détestent comme si le loyer (pourtant subventionné) qu'ils versent à la fin de chaque mois allait directement dans sa poche.
A l'école, notre maîtresse évoque l'exode rural à plusieurs reprises. A chaque fois, j'imagine un paysan débarquant en ville sur son tracteur avec son épouse, ses enfants et quelques grosses valises. Pas une seule fois je ne pense à ma mère.
A partir des années 1980, une certaine mixité pointe le bout de son nez. De nouveaux arrivants s'installent, dont certains sont étrangers. Les femmes sont de plus en plus nombreuses à avoir un emploi, d'autant que les divorces se multiplient. Le changement social fait irruption en Valais.
A certains points de vue, les Cuennet restent pourtant le ménage le plus exotique du lotissement: ils n'ont toujours pas de voiture et ont renoncé à la télévision au moment où d'autres familles se mettaient à regarder «la France». Surtout, ma mère travaille désormais à plein temps, mon père se chargeant des repas, des courses, de la lessive et du repassage. Plus rien n'est comme avant.
Je quitte la CIVAF et le Valais en automne 1989 pour commencer des études à Fribourg. Mes parents emménagent eux aussi quelques mois plus tard dans un appartement en propriété. Seule ma sœur cadette vit encore avec eux. Les années «banlieue» sont terminées.

A l'extérieur, beaucoup de place pour les enfants et encore plus pour les voitures.

Interlude: les années 1990

La première chambre que je loue à Fribourg me coûte presque autant que ce que ma famille déboursait à la CIVAF. Durant les années qui suivent, trois paramètres déterminent mes choix résidentiels: je veux payer le moins possible, vivre au centre-ville et cohabiter avec des gens sympas. La taille de la salle de bain m'intéresse aussi peu que la date de la dernière rénovation. Ces critères restent les mêmes pendant mes premières années de vie professionnelle. En douze ans, je déménage huit fois. On nous dit sédentaires, mais nous sommes des nomades.

Années 2000
Envies de chez-soi

En 2001, à plus de trente ans, je m'installe finalement dans un vrai appartement, aménagé dans les combles, avec du parquet, une salle de bain où peuvent se tenir plusieurs personnes, le chauffage central et une magnifique vue sur le Chasseral. L'immeuble date de l'après-guerre, le loyer reste abordable pour quatre pièces et demie à Fribourg, d'autant que ma compagne travaille aussi.

Désormais mariés, nous devenons parents d'un, deux, trois puis quatre enfants. Le salon de seize mètres carrés qui leur sert de chambre atteint progressivement ses limites, d'autant que nos descendants, tous de sexe mâle, ne sont pas des plus tranquilles.

Nous envisageons de faire construire en ville, avec d'autres familles, un petit bâtiment en bois qui abriterait quatre ou cinq logements répondant à des critères écologiques stricts. Le projet avance d'autant plus rapidement que l'un des futurs propriétaires en a fait l'objet d'un travail de troisième cycle en architecture. Un écueil de taille subsiste cependant: nous ne disposons d'aucun terrain. Nous tentons en vain d'acheter un bien immobilier à rénover ou à agrandir.

Pendant un certain temps, nous comptons encore sur la création imminente d'un nouveau quartier au nord de la ville. Les choses traînent toutefois, parce que Fribourg ne parvient pas à s'entendre avec la commune voisine, censée mettre en zone les parcelles adjacentes. Peu à peu, nos partenaires perdent patience et quittent le navire. Comment leur en vouloir quand on sait que le plan d'aménagement de détail n'a toujours pas été adopté quinze ans plus tard?

Ce sont finalement des contacts personnels qui nous mettent sur la piste d'une maison de trois étages sur rez à la Neuveville, l'un des quartiers historiques de Fribourg. L'occasion est trop belle: nous abandonnons sans trop de regrets notre projet d'immeuble en bois.

Années 2010
Grandir en Basse-Ville

La maison que nous avons achetée a été en grande partie rénovée par son ancienne propriétaire, qui l'a vidée puis aménagée progressivement du rez-de-chaussée au deuxième étage. Tout reste cependant à faire au troisième étage. Nous décidons d'y construire trois petites chambres et une salle de bain, et de transformer le rez en studio, pour réduire nos frais à long terme.

Les travaux commencent à l'automne 2011, alors que nous vivons déjà dans notre nouvelle habitation. L'accès intérieur au troisième étage est fermé de manière à éviter les poussières, mais le bruit ne se préoccupe pas de ce genre de barrières... Les séances de chantier ont lieu le mardi à onze heures. Ma femme est absente. Notre fils aîné n'a pas six ans, il rentrera de l'école un peu avant midi et le repas devrait être prêt à ce moment-là. Je tiens le cadet dans mes bras tout en discutant avec l'architecte et les ouvriers. Mes deux autres enfants se

Ebauche d'un projet de bâtiment de cinq logements jamais réalisé faute de parcelle disponible (conception: Claude Gaillard, architecte).

Un minuscule verger derrière la maison: quoi de mieux quand les enfants ont besoin de bouger au temps du coronavirus?

disputent à quelques pas de là... L'architecte comprend rapidement qu'il ne faut pas m'ennuyer avec des questions de détail. Le résultat final correspondra pourtant tout à fait à nos attentes: au début 2012, notre nouvelle vie peut commencer. Nos deux fils aînés se souviennent encore de leur premier logement, mais tous sont désormais des «enfants de la Basse». La Neuveville est un vrai quartier urbain, densément construit mais à taille humaine. Les rives verdoyantes de la Sarine sont à quelques pas, le bus nous amène à la gare en quelques minutes. Seul gros bémol: le trafic qui «égaie» notre rue tôt le matin les jours de semaine. Par chance, tout le secteur sera réaménagé quelques années plus tard suite à l'ouverture du pont de la Poya.

Les temps ont changé: l'intégration des enfants se fait davantage par l'école que par le voisinage. La rue reste dangereuse pour les plus petits, tout comme les bords de la rivière. Alors on prend son téléphone et on s'invite les uns chez les autres, ou on se donne rendez-vous dans la cour de récréation toute proche.

Grandir en ville, c'est aussi avoir le choix de ses loisirs. Je me suis longtemps réjoui que l'horizon de mes garçons ne se restreigne pas au football et à la fanfare du village. Basketball, unihockey ou kayak, théâtre, chant ou arts plastiques: les possibilités, en ville, sont presque illimitées. Mes fils ont tous opté pour le football. Du moins dans un premier temps... parce que tous leurs copains y jouaient.

L'intégration des adultes est un peu plus lente, mais neuf ans après notre arrivée, nous pouvons affirmer que nous avons fait notre nid dans notre nouveau quartier. J'ai même fini par installer mon bureau à une centaine de mètres de la maison. Je pourrais presque m'y rendre en pyjama.

Envoi

Alors, propriétaire un jour, propriétaire toujours? Rien n'est moins sûr. Vu les difficultés rencontrées pour loger en ville notre ménage de six personnes, mon épouse et moi ne désirons pas vivre à deux dans une habitation pouvant accueillir une grande famille. Nous n'en sommes certes pas encore là, mais dans une dizaine d'années, nos garçons auront tous plus de vingt ans. Que déciderons-nous alors? De vendre la maison et d'acheter un appartement? De mettre la maison en location et de louer quelque chose de plus petit? Ou de ne pas bouger malgré tout? Les tableaux esquissés ci-dessus montrent en tout cas qu'indépendamment de nos préférences individuelles, nos choix résidentiels restent soumis à des contraintes fortes. On n'échappe ni à l'esprit du temps, ni aux changements socio économiques. L'emploi et les possibilités de formation déterminent largement les mouvements migratoires, alors que le revenu influence sensiblement les conditions de logement.

Même nos envies restent tributaires de la génération et du milieu qui sont les nôtres. Alors que nos parents rêvaient bien souvent de villas à la campagne avec cheminée ouverte dans le séjour et grand vaisselier dans la salle à manger, mes contemporains préfèrent souvent élever leurs enfants dans un quartier urbain offrant une bonne qualité de vie.

Alors que feront nos descendants? S'il est peu probable que la famille – traditionnelle ou non – cesse de constituer l'élément de base de notre société, on imagine aisément que les changements socioéconomiques continueront de modifier peu à peu la manière dont les ménages construisent leur nid et s'attachent – ou non – à leur logement, leur quartier, leur ville. Mais ceci est une autre histoire... que je ne souhaite en aucun cas écrire à la place de mes enfants. ■